

Thierry Dussard

Cette très grande photographe, qui cadre en privilégiant les premiers plans, se montre à l'aise sur tous les terrains. En noir et blanc, ou en couleur, du Sahel à la Sibérie, elle expose à la Maison européenne de la photographie, à Paris, et publie un livre formidable comme un autoportrait.



Photo T.D.

Françoise Huguier. Photographe sans frontières

REPÈRES

1950. Est enlevée au Cambodge par des troupes du Vietminh.

1966. Laboratoire Pigeon et Interphoto à Paris.

1967. Mariage avec Patrice Huguier à Tronoën (29).

1970. Voyages en Chine, Birmanie, Corée, Indonésie...

1982. Photos de mode pour Libération, expo Sweet Tokyo.

1986. Entre à l'agence VU dès sa création, Prix Kodak.

1987. Rétrospective aux Rencontres d'Arles.

1988. « Sur les traces de l'Afrique fantôme », Editions Maeght (1990).

1992. « En route pour Behring », Editions Maeght (1993).

1993. Prix World Press.

1994. Rejoint l'agence Rapho, biennale de la photo à Bamako (Mali).

2001. Kommounalki, à Saint-Petersbourg (Russie), Ed. Actes Sud (2008).

2004. Retourne au Cambodge.

2011. Revient à l'agence VU.

2014. Exposition à la MEP et à la galerie Polka, à Paris.

Au bras gauche, elle porte un bracelet éthiopien en ivoire et poils d'éléphant. Au poignet droit, une montre danoise Rosendahl, à affichage digital. Françoise Huguier est inclassable car elle est à l'aise partout, aussi bien dans une case au fin fond de l'Afrique, assise par terre, que dans un « love hotel » de Tokyo, en train de fouler une moquette aux fausses marguerites vertes. Cette photographe aime les légendes mais refuse les étiquettes. Elle veille même à ne pas se laisser enfermer dans aucun genre et reste une femme libre.

Elle revendique, cependant, une double appartenance. À la photographie, tout d'abord, mais aussi à la Bretagne. « Je suis une Bigoudène », déclare-t-elle d'emblée, quand on la rencontre, le jour du vernissage, à la Maison européenne de la photographie, à Paris. Surprise qu'un quotidien breton s'intéresse à elle, alors qu'elle est tout sauf une photographe bretonne. Il faut dire que Françoise Huguier, née Le Minor, a toujours plus regardé vers l'Extrême-Orient et le Sud que vers l'Ouest.

Souvenirs de voyages

Elle habite dans la banlieue est de Paris, en bout de ligne, au-delà du métro Porte des Lilas, dans une maison aménagée comme l'ancre d'un griot mandingue. Dans l'entrée, un bahut breton fait office de témoin et veille à la porte de son bureau-atelier, où deux murs entiers ne suffisent pas à contenir tout le merveilleux fatras de souvenirs et d'objets qui racontent son univers : chouette empaillée,

« J'ai besoin de savoir et de comprendre, et la vie des gens m'intéresse ».

étoile rouge, mangas pornos, hochet soviétique, dents de phacochère, robot en plastique, peau de phoque, tête de christ en granit. « Il y en a autant dans une vitrine de la MEP », sourit-elle, en allumant une cigarette.

Curiosité sans bornes

Des livres de photographes, signés Klein ou Korda, complètent le tout. Ainsi qu'une photo de Simone de Beauvoir par Jack Nisberg, et un tirage de Denis Darzacq, qui a fait la couverture du livre « Le ciel étoilé au-dessus de ma tête ». Mais pas de photos de Françoise Huguier au mur. Sauf une planche-contact, comme une preuve des contacts innombrables qui nourrissent sa curiosité sans frontières. Ni géographiques, ni sociales. « Au Mali, on me rangeait avec les hommes. Du coup, les femmes me regardaient de travers, alors que je n'avais de cesse de me rapprocher d'elles. Les mères sont toujours fières de leurs enfants, je commence donc par là, puis je continue avec les grands-parents et je finis par obtenir ce que je veux ».

Des images magiques où la photographe entre

en résonance avec l'intimité du monde. « J'ai besoin de savoir et de comprendre, et la vie des gens m'intéresse », dit-elle, pour expliquer comment elle arrive à pousser toutes les portes. « J'ai commencé en Asie où les personnes se laissent plus facilement prendre en photo et je ne parle pas la langue. C'est un atout, je ne comprends pas ce que les gens disent, s'ils protestent. Quand je suis avec un interprète, le temps qu'il traduise, j'observe, je regarde, je pose d'autres questions ». C'est la méthode Huguier, très efficace et culottée.

Échapper à la posture du reporter

Ajoutez à cela une exigence de vérité : « J'ai loué une maison au Mali, à Ségou, sur les bords du fleuve Niger, de 1989 à 1996, afin d'échapper à la posture du reportage ». Résultat, les gens « donnent », comme disent les photographes. Après cette immersion africaine, l'infusion russe. Qui l'a incitée à prendre une chambre dans un appartement communautaire de Saint-Petersbourg, à partir de 2001. La photojournaliste se transforme en voisine de palier et en a tiré un livre inouï dans les coulisses du communisme, « Kommounalki », dont certains tirages sont en vente à la galerie Polka (12 rue Saint-Gilles, Paris 11^e, jusqu'au 2 août).

Ensuite, elle profite de la débâcle post-soviétique pour sillonner la Sibérie, jusqu'au détroit de Béling. « C'était un rêve depuis longtemps, je voulais aller voir ce mythe, comme les marins qui veulent passer le cap Horn », confie-t-elle, après être arrivée aux confins de ce Finistère asiatique.

Impossible n'est pas breton

Souvent, les photographes ne savent s'exprimer par écrit qu'en proférant des clichés. Rares sont les Erwin Blumenfeld capables de rédiger un récit ayant le même mordant que leurs photos (« Jadis et Daguerre », éditions Textuel). Françoise Huguier réussit pourtant dans « Au doigt et à l'œil » un grand reportage digne d'Albert Londres, sans le secours des images (« Au doigt et à l'œil », éditions Sabine Wespieser). Tout y est, le regard, bien sûr mais aussi les sons et les odeurs, la phrase courte et le style. Elle se documente avant de partir, écrit et collecte sur place mille détails dans un carnet de voyage, qui vont décanter avant de passer au four d'une mise en forme plus construite. « Avec Michel Cressole, Serge Daney, Annette Lévy-Willard et Gérard Lefort, tous journalistes à Libération, j'ai été à bonne école. Je suis d'une génération curieuse et tout m'étonne.

Tu es trop curieuse, me disait ma mère. Mais je suis tout simplement sensible aux bruits du monde ».

Enlevée à l'âge de 8 ans

Sa mère était d'une famille noble et son père le fils du minotier de Pont-l'Abbé. De ce mariage, qui fit des vagues au point que le jeune couple part pour l'Indochine, elle a tiré une capacité à se mouvoir dans la société. Et à photographier aussi bien les stars du festival de Cannes, ou les défilés de mode, que les cuvettes déglinguées des WC de la rue Maïakovski, trône dérisoire de toutes les Russies ou les crânes et les cadavres du marché des féticheurs de Cotonou, au Bénin. Plus encore qu'une aisance de caméléon, c'est l'audace qui frappe chez cette femme dont l'enfance a été marquée par un enlèvement en pleine jungle par des soldats du Viet-

minh. « J'ai été prisonnière à 8 ans et j'ai parcouru la Sibérie polaire. C'est vrai que cette expérience m'a blindée et plus grand-chose ne peut m'impressionner », dit-elle, sans en avoir fait son fonds de commerce. Pudeur de Bigoudène, autant que réflexe de survie. « On est habitué à résister », lâche-t-elle en buvant son café dans une tasse bleue à pois blancs, chinée on ne sait où.

« Aller au bout du monde, pour les Bretons, il n'y a pas d'autre solution », ajoute-t-elle. Alors, elle part et repart sans cesse, ne s'accordant qu'une pause estivale avec son mari à l'Île-Tudy. Jamais rassasiée de rencontres et d'émotions. Comme si photographier le goulag, les cimetières inuits et déshabiller Vladimir pour enrichir sa collection de tatouages, puis traverser une aurore boréale dans le cockpit vitré d'un Antonov, ne suffisait pas.